

•
**European Association of Urban Historians
 Seventh International Conference on Urban History
 European City in Comparative Perspective**

**THE INDUSTRIAL AND MODERN CITY
 Roundtable coordinated by Professor R.J. Morris**

Transformations et constructions dans la Ville de São Paulo au passage du XIXe au XXe siècle: le rôle du petit commerce¹

Dr Heloisa Barbuy
 Museu Paulista da Universidade de São Paulo, Brasil
 e-mail: hbarbuy@usp.br

Dans les études réalisées sur l'histoire de la ville de São Paulo, il n'a pas été assez prêté attention à l'activité des immigrants qui y ont fondé des maisons de commerce, activité qui est pourtant l'un des aspects les plus importants de l'intense processus de transformation vécu dans cette ville entre la seconde moitié du XIX^e siècle et les premières décennies du XX^e siècle, au moment où la petite ville aux allures encore quelque peu coloniales devenait un important centre urbain cosmopolite aussi bien dans son architecture qu'en ce qui concerne la circulation des biens et la composition de sa population.

Si l'immigrant, spécialement l'immigrant italien (qui arriva par grandes vagues successives et servit de main-d'oeuvre à l'agriculture, comme il le fit ensuite à l'industrie pauliste) a été et continue d'être l'objet d'innombrables études, cet immigrant européen qui s'est livré au commerce et qui, au moyen de ses établissements, a donné une forte impulsion à la circulation de biens de consommation étrangers (et, par conséquent, à des pratiques et à des représentations cosmopolites) a été jusqu'ici laissé de côté par la plupart des chercheurs.

Pénétrer dans cet univers n'est pourtant pas une tâche facile étant donné le peu de sources documentaires dont nous disposons ainsi que la dispersion et la désorganisation d'une bonne partie de celles qu'il est possible de retrouver. Rappelons ici l'essai bien connu de Carlo Ginzburg, "Il nome e il come" (1979), où les difficultés de recherche dans les archives italiennes sont indiquées comme étant l'une des raisons – d'ordre pragmatique – pour lesquelles on opte très souvent pour la micro-histoire. On peut établir un parallèle entre cette situation et le cas brésilien. Une autre raison – celle-ci d'ordre conceptuel et idéologique – pour laquelle, selon Ginzburg, on opte pour la micro-histoire, c'est que les grands panoramas construits par la macro-histoire font perdre la richesse et l'originalité de l'histoire vécue par des groupes déterminés à un moment et en lieu donnés.

¹ Cet article traite de l'un des aspects abordés par l'auteur dans sa Thèse de Doctorat: Heloisa Barbuy. *A Cidade-Exposição : comércio e cosmopolitismo em São Paulo, 1860-1914*. São Paulo, Faculté d'architecture et d'urbanisme de l'Université de São Paulo, novembre 2001, 398 pp.

Nous identifiant nous même avec les observations de Ginzburg, nous avons opté pour l'étude d'un micro-territoire; nous avons pris comme terrain d'analyse, les trois rues qui étaient à la fin du XIX^e siècle, les trois rues principales de la ville de São Paulo ainsi que les maisons de commerce qui y étaient établies. Le circuit que constituaient ces trois rues – appelées 15 Novembre², Droite³ et Saint Benoît⁴ – avait la forme approximative d'un triangle. Tel était d'ailleurs le terme par lequel cet ensemble était populairement désigné jusqu'au milieu du XX^e siècle. Dès les dernières décennies du XIX^e siècle il était associé dans l'esprit de la population à la notion même de centre commercial et de vie urbaine européanisée, étant donné que dans ces trois artères et le périmètre ainsi délimité s'étaient concentrés un grand nombre de commerçants européens et une intense activité d'achat/vente d'articles importés que Brésiliens et étrangers faisaient les uns et les autres venir d'Europe ou des États-Unis pour les revendre à São Paulo.

Après avoir reconstitué l'univers des commerçants et des maisons de commerce dont nous voulions étudier la part qu'ils ont prise dans les transformations du centre urbain de São Paulo, il nous fallait répondre à d'autres questions. Les premières devaient encore concerner la situation physique des immeubles dans les trois rues sur lesquelles nous avons concentré notre recherche, ce qui dans le cas de la ville de São Paulo représente un travail pour ainsi dire in abstracto étant donné que la ville que nous étudions a été presque entièrement détruite à ce jour et que nombre d'immeubles cités ont été remplacés par d'autres une, voire plusieurs fois, au gré de démolitions successives.

Nous désirions comprendre en premier lieu de quelle manière s'étaient réalisés les aménagements, démolitions, reconstructions des immeubles occupés par le commerce. C'est grâce à l'examen des demandes de permis de construire rédigées à l'adresse du Conseil municipal⁵, et de toute la procédure administrative qui en est résultée, que nous avons obtenu la réponse à ces questions.

Comme il s'agissait d'une période où existait une forte intervention des pouvoirs publics dans les orientations urbanistiques et architecturales de la ville⁶, ces demandes devaient obligatoirement, depuis 1893, être accompagnées de dessins techniques⁷, ce qui nous a permis de suivre de manière précise presque tous les travaux réalisés à partir de cette année-là jusqu'en 1914 (année limite de notre étude) dans les trois rues principales. Après avoir procédé à un examen méthodique de cette documentation, il nous a été possible d'opérer quelques regroupements en fonction des différentes sortes de travaux exécutés, ce

² Rue du 15 Novembre (*Rua 15 de Novembro*) : à la période coloniale pendant laquelle les points de repère de la ville étaient les églises et les couvents – à l'architecture simple et dépouillée, dont le style a été appelé "baroque jésuite" – cette rue s'était appelée Rue du Rosaire (*Rua do Rosário*) parce que l'Église du Rosaire s'élevait à l'une de ses extrémités; à l'époque de l'Empire son nom changea et on l'appela *rue de l'Impératrice* (*Rua da Imperatriz*); en 1889, la date de la proclamation de la République brésilienne, 15 Novembre (*15 de Novembro*), donna à la rue son nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

³ Rue Droite (*Rua Direita*) : entre mars 1897 et août, elle s'appela rue Floriano Peixoto et reprit ensuite son nom traditionnel.

⁴ Rue de Saint Benoît (*Rua de São Bento*) : entre mars 1897 et août, elle s'appela rue Moreira César et reprit ensuite son nom traditionnel.

⁵ Archives municipales "Washington Luiz", fonds "Direction des travaux", série "Travaux particuliers".

⁶ Un plan urbanistique d'inspiration haussmannienne conçu pour São Paulo, à la fin du XIX^e siècle, a été un autre aspect abordé dans notre Thèse de doctorat citée plus haut.

⁷ Loi n.38 du 24 mai 1893. In: *Leis, actos e resoluções do Poder Legislativo da capital do Estado de São Paulo*. São Paulo : Vanorden, 1914.

qui nous a permis d'établir des catégories-type de transformations subies par les immeubles en question. Nous avons pu ainsi déterminer différentes catégories de transformations et de constructions qui ont été réalisées alors, ainsi que les caractéristiques des maisons en pisé qui ont été modifiées ou détruites à cette époque : transformations d'immeubles résidentiels en immeubles à usage commercial ; retraits et alignements ; subdivisions d'immeubles et murs mitoyens ; suppression de cours intérieures ou de jardins (pour l'installation des dépôts et d'autres besoins commerciales) ; réfection de façades et réparations à l'intérieur des immeubles (avec l'installation de vitrines); élimination des greniers et du style chalet ; débuts de croissance verticale de la ville.

D'une manière générale, c'est grâce aux éléments qui ont été observés qu'on a pu constater le passage des modèles d'architecture coloniale ibérique à une architecture d'inspiration cosmopolite, encore que modeste ; quant aux structures commerciales installées dans ces immeubles, nous avons noté qu'avait été progressivement abandonné l'ancien commerce de magasins destinés uniquement au stockage et à la vente de biens de consommation et adopté le système d'exposition séductrice de marchandises⁸, comportant en particulier l'introduction de vitrines qui étaient absentes jusque là de São Paulo. Étrangers en grande partie, les entrepreneurs eux-mêmes dans un premier temps, et peu après les architectes, se sont efforcés de réaliser les aspirations des commerçants à des immeubles et à des magasins présentant un visage et une conformation cosmopolites⁹, lesquels correspondaient en partie aux aspirations des pouvoirs publics.

Réussir à localiser de manière précise chaque immeuble a constitué un autre objectif de taille à atteindre, étant donné qu'avec les changements survenus dans le système de numérotation des rues, l'obtention des adresses recueillies dans les almanachs n'était qu'un premier pas. Pour éclaircir ce point, la première source a été la législation elle-même, ainsi que la confrontation des normes générales qu'elle contient et des mentions et annotations se rapportant à des cas concrets, découvertes dans des chroniques diverses, annonces et autres documents.

Le relevé le plus complet possible des immeubles en question, des informations à leur sujet et de leur localisation nous ont fourni un ensemble qui a enrichi les connaissances existant jusqu'alors sur la rue du 15 Novembre et en a apporté de nouvelles. La raison en était l'axe de recherche choisi : les activités commerciales qui avaient influencé les nouvelles configurations des immeubles. Ont été, par exemple, découvertes rue du 15 Novembre, dans trois cafés ou restaurants contigus appartenant respectivement à un Allemand et à deux Italiens – Nagel, Zucchi et Caruso – encore installés dans des vieilles maisons en pisé, des terrasses qu'ils avaient fait construire, aux environs de 1900 au fond de l'immeuble pour y instaurer la pratique des tables en plein air, d'où l'on avait une vue panoramique sur la vallée du rio Tamanduateí. Ces trois commerçants étaient au diapason des nouveaux modèles de

⁸ Sur les mécanismes de la culture visuelle d'exposition qui s'est développée en Occident au XIX^e siècle, voir Heloisa Barbuy. *A Exposição Universal de 1889 em Paris: visão e representação na sociedade industrial*. São Paulo : Histoire sociale USP / Loyola, 1999 (originellement thèse de Master, disponible en version française à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris et à la Bibliothèque Forney, Paris).

⁹ À propos du commerce bourgeois comme propulseur d'un "zonage social" de la ville, voir Martine Bouveret-Gauer et alii. *Le commerce et la ville : bilan critique des études et recherches sur les pratiques urbaines du commerce*. Paris : CNRS Éditions, 1994, p.38-40 (Programme interdisciplinaire de recherches sur la ville – PIR Villes).

sociabilité qui retiraient les repas du monde domestique privé pour les transporter dans l'espace public, ainsi que des nouveaux modèles de visualité qui identifiaient les vues panoramiques avec le futur d'un monde littéralement à construire. Ces restaurants et d'autres, installés les uns et les autres en plein air, qui ont alors surgi, ces vues et d'autres du même genre qui commencèrent alors à être exploitées commercialement, étaient quelques-uns des nombreux fils d'une véritable toile d'araignée de la modernité tissée par des commerçants étrangers à São Paulo.

On comprit alors quelle avait été la première galerie commerciale construite à São Paulo, typique passage européen, dotée d'une structure de fer, d'une couverture de verre, constituée sur les côtés par deux rangées de petites boutiques et due à l'initiative d'un particulier, l'allemand Christian Webendoerfer, en 1900. Elle ne reçut toutefois pas cette profusion de marchandises de luxe qui faisaient littéralement briller ses homologues européennes ; à São Paulo, peut-être parce que le climat doux de la ville ne rendait pas aussi attirant l'espace à demi fermé des passages, la Galerie de Cristal se trouva occupée par des services variés : cordonniers, coiffeurs, estaminets et bureaux commerciaux.

Les étrangers auraient-ils transporté à São Paulo des expériences déjà vécues dans leur ville d'origine ou bien auraient-ils acquis de plus grandes connaissances des pratiques manufacturières et commerciales européennes seulement après être arrivés ici et avoir constaté combien la société locale valorisait la culture et les produits européens, ainsi que et de la même façon, les individus originaires des pays alors dominants – France, Allemagne et Angleterre ? Pour comprendre ce processus, il serait nécessaire de mieux connaître la trajectoire individuelle de chacun de ces commerçants, un chemin dont il ne nous a pas été possible encore de faire un examen exhaustif. Nous avons tout juste réussi à ébaucher l'une ou l'autre de ces trajectoires, munie de maigres données qui nous permettent seulement de formuler des hypothèses qu'il faudra vérifier par la suite.

Un exemple dans ce sens est le cas du Hongrois portant un nom allemand, Joseph Fischer, qui se trouvait déjà à São Paulo dans les années 1850. Il était à la tête d'un établissement de bains, peut-être le premier créé à São Paulo L'établissement s'appelait *Sereia Paulista* (sirène pauliste); (on lui donnait aussi le nom de *Banhos da Sereia* – Bains de la sirène) et y était adjoind un restaurant, installé tout entier dans un vieux et grand bâtiment en pisé qui devait être démoli vers 1890.

Fermée comme elle l'était, la société pauliste du milieu du XIX^e siècle, n'acceptait même pas, ceci très peu de temps avant cette initiative de Joseph Fischer, la présence d'hôtels et de restaurants dans la ville. On récusait d'avance la promiscuité qu'on estimait y exister. Toutefois, peu de temps après ses débuts, la Sirène avait déjà la cote et son restaurant fut bientôt considéré comme l'un des principaux lieux de rencontre de la société masculine de São Paulo. L'idée de bains publics, qui causait encore une certaine étrangeté dans la ville, fut progressivement acceptée, si bien qu'à la fin du XIX^e siècle, il y avait déjà d'autres établissements du même genre et qu'en 1905 on présenta même un projet où figuraient des cabines pour dames¹⁰. Originaire de Hongrie (de 1867 à 1918, c'était l'Autriche-Hongrie) on peut supposer que Fischer ait eu l'occasion d'être témoin là-bas de l'intense fréquentation des bains publics mais aussi des stations thermales en Autriche/Allemagne, étant donné que cette

¹⁰ Cf. Heloisa Barbuy, *Commerce et cosmopolitisme ...* pp.138-139.

région possédait le plus grand nombre d'établissements de ce genre au XIX^e siècle, suivie de la France qui en comptait 72¹¹.

Les trajectoires de la française Amélie Delaunay Fretin et de son fils ne manquent pas elles aussi d'être révélatrices. Elle arrive au Brésil avec son mari, Adolphe Pierre, avec qui elle s'était mariée en 1855 à Neuilly-sur-Seine, dans les environs de Paris. Tandis que lui exerçait la fonction de gérant dans celui qui était alors le principal hôtel de São Paulo – *l'Hotel de França* – elle s'occupait d'un magasin d'articles variés, rue de l'Impératrice (qui deviendra la rue du 15 novembre) : c'était un cas plutôt rare de femme dont le mari était vivant et qui avait une maison de commerce à elle (en effet, socialement, on acceptait seulement des femmes veuves qu'elles puissent occuper cette position). Elle annonçait en outre un "Cabinet de lecture" ; à la vérité il s'agissait d'un service de location de livres en portugais et en français, modeste mais innovateur. Il est probable qu'elle avait connu des choses semblables en France, comme le cabinet de lecture du Bon Marché, à Paris. Quand son mari mourut, elle prit sa place comme gérante de l'hôtel et envoya son fils Louis, né à São Paulo et alors âgé de onze ans, étudier à l'École d'Horlogerie de Paris. Quand celui-ci revient de France, dans la décennie de 1890, il retrouve ici un milieu commercial qui était déjà devenu beaucoup plus complexe que celui qu'avaient connu ses parents. Il fonda, rue Saint Benoît, la Maison Fretin, qui existe jusqu'à maintenant quoiqu'à une autre adresse. On y vendait, à côté des articles d'horlogerie, des instruments d'optique, de chirurgie et de précision.

Lucien Grumbach est un autre Français qui eut un certain renom parmi les commerçants de São Paulo. Il tenait une maison d'articles domestiques, depuis les plus simples comme des filtres et de la vaisselle de faïence commune jusqu'aux porcelaines de Limoges et aux pièces et services en cristal Baccarat, dont il devint le représentant local. L'affaire prospéra à tel point que le Grand dépôt L. Grumbach (il utilisait l'expression française) en vint à approvisionner d'autres États du Brésil, tels que Minas Gerais, Santa Catarina et Mato Grosso. L'évolution initiale du premier immeuble qu'il occupa se révèle intéressante pour la compréhension de certains mécanismes du processus modernisateur à São Paulo : d'abord installé dans une maison d'environ 5 mètres de façade (les lots étaient étroits et tout en profondeur dans la ville de São Paulo) avec tout juste une porte et une fenêtre transformée en vitrine, il acheta bientôt l'immeuble voisin où il entreprit les transformations nécessaires pour se retrouver avec une façade unique de 10,10 mètres, sur un terrain d'environ 600 m² de superficie totale. Il créa à l'intérieur de son magasin un espace ample et clair : la lumière naturelle y pénétrait par des faîtières de verre installées dans le toit. Il installa au centre des vitrines pentagonales bien alignées, ce qui facilitait la circulation des visiteurs et augmentait la visibilité des produits, dans une variante modeste mais "parlante" de ce modèle de mise en évidence de marchandises propre aux expositions universelles et aux grands magasins européens. En 1921, il fut cité par Paul Walle (qui était Conseiller du Commerce extérieur du Gouvernement français, chargé de missions économiques en Amérique latine) comme l'un des chefs de file de la fondation de la Chambre de Commerce française à São Paulo¹².

¹¹ Cf. Roger-Henri Guerrand. *Moeurs citadines : histoire de la culture urbaine, XIX^e-XX^e siècles*. Paris : Quai Voltaire/Edima, 1992, pp.100-111.

¹² Paul Walle. *L'État de São Paulo (Brésil), ses ressources, ses progrès, son avenir : étude générale descriptive*. Paris : Augustin Challamel – Librairie maritime et coloniale, 1921. pp.65-66.

Il y aurait d'autres cas intéressants à mentionner mais nous croyons que les trajectoires ci-dessus décrites suffiront déjà à comprendre jusqu'où il a été possible d'avancer dans la collecte d'informations ainsi que dans l'élaboration d'interprétations et d'hypothèses. Peut-être d'autres données auraient-elles pu être obtenues dans les pays d'origine de ces migrants.

On peut voir que malgré la difficulté d'accès aux sources, il est possible, en prenant comme axe de recherche les maisons de commerce dans les rues principales du centre de São Paulo, d'établir un cadre expressif de la formation du cosmopolitisme dans cette ville. Nous pensons que des recherches opérées dans cette direction peuvent intéresser aussi bien des Brésiliens (et plus largement des chercheurs d'autres pays sud-américains qui ont connu des processus similaires) que des Européens et que les uns et les autres pourraient établir entre eux un flux continu d'échange d'informations et d'idées.